

**Tensions essentielles - phase II : études féministes, philosophiques
et sociales des sciences.**

Helen Longino

Traduction de "Essential tensions - phase two: Feminist, Philosophical and Social Studies of Science", in *The Social Dimension of Science*, Mc Mullin (ed), University of Notre Dame Press, 1992, pp. 198-216.

Version de travail non finalisée, non éditée, à ne pas faire circuler
(certaines notes de bas de page manquent)

A paraître dans *Textes clefs de Philosophie féministe des sciences*, Vrin

Dans les dix à quinze dernières années, les féministes, dans des disciplines diverses, ont remis en question de plusieurs façons les croyances traditionnelles au sujet des sciences. D'autres critiques les ont rejoints dans cette entreprise, venant des sciences ou du champ des études sociales des sciences, quoique souvent avec des fins très différentes et des outils d'analyse aussi très différents. Ce sont ces différences en termes de fins et d'outils d'analyse qui constituent le point de départ des réflexions développées ici sur les relations entre les approches féministes des sciences, la philosophie des sciences et les études sociales des sciences.

Ce que proposent les analystes féministes au sujet du rôle du genre et des idéologies sexistes en science remet implicitement en question au moins deux points de consensus intradisciplinaires. Ce qui est intéressant, c'est que ces points de consensus résultent eux-mêmes de désaccords *interdisciplinaires*. Il existe une tension problématique entre les aspirations normatives d'une bonne partie de la philosophie des sciences et les résultats descriptifs de beaucoup de recherches en sociologie, en anthropologie et, dans une moindre mesure, en histoire des sciences. Les études féministes des sciences elles-mêmes sont en désaccord sur des questions méthodologiques de fond. Ce désaccord a au moins deux sources : une première source, dont j'ai discuté ailleurs¹, est la question de savoir quelle est la stratégie la plus efficace pour saper l'hégémonie du scientisme ; une autre source est l'incapacité d'une analyse purement normative ou purement descriptive de la construction du savoir scientifique à satisfaire les demandes du programme féministe.

¹ Helen E. Longino et Evelyn A. Hammonds, « Conflicts and tensions in the feminist study of gender and science » in Marianne Hirsch et Evelyn Fox Keller, eds., *Conflicts in Feminism*, New York, N. Y. : Routledge, 1990, 164-183.

Cet essai va débiter par une exploration des multiples tensions qui existent entre les trois types d'enquêtes mentionnés dans le titre. J'avancerai la proposition suivante : la position que certains penseurs féministes des sciences ont appelé « empirisme féministe » apporte, si ce n'est une résolution, au moins un espace de négociations de ces tensions. Dans mon livre, *Science as Social Knowledge*², je développe une position que j'ai appelée « empirisme contextuel » et que je voudrais recommander comme forme d'empirisme féministe. Cette forme d'empirisme diffère sous certains aspects cruciaux de l'empirisme néoclassique de Hume et de l'empirisme moderne des positivistes logiques. L'empirisme féministe, ou contextuel, propose de concevoir la connaissance comme partielle, fragmentaire et en fin de compte comme résultant de l'interaction de styles et/ou de points de vue contraires. Plutôt que de l'opposer au postmodernisme, il est plus approprié de le penser comme étant lui-même d'esprit postmoderniste.

Je commencerai par exposer brièvement ce que je considère être le programme féministe, ainsi que les tensions qui existent entre ce programme et les traditions dominantes en philosophie des sciences et dans le champ des études sociales des sciences. Je résumerai ensuite les éléments pertinents de la conception empiriste contextuelle des connaissances, dans l'optique d'indiquer comment il est possible, dans le cadre de cette conception, de réconcilier l'affirmation de la perméabilité de l'enquête scientifique aux valeurs et aux idéologies et l'affirmation de sa capacité à produire des connaissances. Je conclurai en défendant l'idée que la conception empiriste contextuelle parvient mieux à répondre aux besoins méthodologiques d'une science féministe que les alternatives existantes.

1. *Le défi posé à la philosophie et aux études sociales des sciences*

Les chercheurs féministes ont développé une critique multiforme des sciences, portant sur des questions de structures de la profession et d'expériences vécues par les femmes au sein de ces structures, de contenus et de méthodologie. Concernant les structures de la profession, les historiens des sciences ont documenté les pratiques d'exclusion adoptées à la fois en Europe³ et aux Etats-Unis⁴, qui consistent à mettre en œuvre et légitimer des politiques discriminatoires, à orienter les femmes vers des disciplines qui deviennent *ipso facto* moins prestigieuses, et à

² Helen E. Longino, *Science as Social Knowledge*, Princeton, N. J.: Princeton University Press, 1990.

³ Londa Schiebinger, *The Mind Has No Sex?*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1989.

⁴ Margaret Rossiter, *Women Scientists in America*, Baltimore, Md.: The Johns Hopkins University Press, 1982.

inscrire métaphoriquement l'enquête scientifique dans le domaine des activités mâles⁵. D'autres historiens se sont penchés sur les expériences individuelles de femmes en science, étudiant comment le genre a affecté leur travail, qu'il s'agisse de son contenu ou de leur carrière⁶. En ce qui concerne le contenu, des historiens des sciences ont décrit le rôle d'idéologies de genre (prônant la suprématie mâle ou misogynes) dans les études des femelles et de la reproduction en biologie, d'Aristote à Darwin⁷. Scientifiques et analystes des sciences contemporains mettent sans cesse au jour de telles idéologies dans certains programmes de recherche en cours en sociobiologie, en biologie du développement, en biologie du comportement, et en biologie de la cognition ; offrant dans certains cas des approches alternatives aux approches ainsi critiquées⁸. Les chercheurs ont de plus commencé à identifier l'usage de métaphores genrées dans la description de processus naturels (non genrés et non sexués), par exemple dans l'analyse de processus intracellulaires impliquant le noyau et le cytoplasme⁹. Enfin, plusieurs féministes, scientifiques ou non, ont soutenu que la science établie se caractérise par des modèles explicatifs et des cadres d'études qui privilégient les relations de contrôle dans l'analyse des processus naturels¹⁰. Ces féministes soutiennent qu'il s'agit là d'un autre niveau d'expression d'idéologies de genre en science et préconisent également le développement d'autres modèles mettant l'accent non pas sur un contrôle par une entité « maître » relativement autonome, mais plutôt sur des interactions complexes et des influences réciproques entre divers facteurs impliqués dans les processus naturels, y compris, dans certains cas, le chercheur.

Ce panorama résumant la multiplicité des projets menés sous leur égide suggère que les études féministes des sciences ont (au moins) un double objectif, critique et constructif :

1. identification des idéologies masculinistes dans le contenu et les méthodes de l'enquête scientifique ;
2. identification d'un potentiel libérateur ou émancipateur dans les sciences, ou au moins une transformation des sciences servant les fins féministes.

⁵ Evelyn F. Keller, *Reflections on Gender and Science*, New Haven, Conn.: Yale University Press, 1982.

⁶ Pnina Abir-Am et Dorinda Outram, eds., *Uneasy Careers and Intimate Lives: Women in Science, 1789-1979*, New Brunswick, N. J.: Rutgers University Press, 1987.

⁷ Ludmilla Jordanova, *Sexual Visions*, Madison, Wis. : University of Wisconsin Press, 1990.

⁸ Ruth Bleier, *Science and Gender*, Elmsford, N.Y. : Pergamon Press, 1984., Anne Fausto Sterling, *Myths of Gender*, New York, N. Y. : Basic Books, 1985.

⁹ Gender and Biology Study Group, « The importance of feminist critique for contemporary cell biology », *Hypathia* 3, 1988, 61-76.

¹⁰ Keller, *Reflections*.

La première de ces tâches est souvent présentée comme consistant à purger les sciences des éléments illégitimes introduits par le biais de ses praticiens ; la seconde comme consistant à concevoir une nouvelle science. La première présuppose des critères communs d'évaluation selon lesquels l'influence de valeurs sociales est inappropriée en sciences. La seconde nécessite des critères d'acceptabilité différents de ceux qui valident les théories que les féministes considèrent comme intenable.

Existe-t-il une conception de l'enquête qui rende possible la satisfaction de toutes ces dimensions du programme féministe ? Les scientifiques féministes ont examiné des conceptions philosophiques de l'enquête scientifique pour fonder leurs critiques. Les traditions philosophiques les plus souvent invoquées, explicitement ou implicitement, dans la littérature sur le genre et la science sont l'empirisme positiviste et le holisme kuhnien. Ces traditions sont mobilisées pour défendre, respectivement, des conceptions internalistes ou externalistes de la connaissance et de la formation des croyances. Les philosophes s'intéressent typiquement à la question normative de savoir ce qui peut constituer de bonnes raisons, ou ce qui peut compter comme un argument en matière de justification authentique en science. La version de Kuhn qui est invoquée est celle qui a pénétré le champ des études sociales des sciences, à savoir, un Kuhn qui autorise, ou même impose des conceptions de la construction du savoir faisant appel à des causes autres que celles qu'un philosophe qualifierait de bonnes raisons¹¹. Chacune de ces approches peut être au fondement de différentes dimensions de l'entreprise féministe. Et effectivement, en lisant des textes féministes on trouve des formes positivistes d'empirisme invoquées à l'appui de la condamnation comme mauvaise science de biais masculins dans les sciences, alors que le holisme kuhnien, ou ses descendants aujourd'hui au sein des études sociales des sciences, sont invoqués pour soutenir le développement d'autres points de vue. Ces stratégies rhétoriques et analytiques semblent conduire les études féministes des sciences à entrer en conflit avec elles-mêmes. Je veux expliquer cette apparente désunité méthodologique comme résultant de conceptions philosophiques inadéquates, i.e., du caractère inadéquat des traditions analytiques dont disposent les féministes.

Ni la tradition normative en philosophie, ni la tradition descriptive au sein des études sociales des sciences ne sont capables de satisfaire les demandes du double programme des études féministes des sciences. Une des raisons en est qu'en dépit des différences marquées entre les traditions, celles-ci ont en commun d'effectuer un partage entre le social et le cognitif.

¹¹ Quoique lui-même rejette cette interprétation de ses travaux et que plusieurs étapes d'argumentation soient nécessaires pour y arriver, Kuhn continue d'être cité comme la figure intellectuelle et philosophique qui légitime l'approche sociologique.

Dans cette dichotomie, rendre compte d'une croyance en faisant appel aux processus cognitifs comme l'observation et l'inférence revient à ne laisser aucune place au social pour opérer (excepté dans les cas de croyances fausses), et rendre compte d'une croyance en termes de contraintes sociales ou d'autres types de contraintes contextuelles revient à priver les processus cognitifs de leur rôle traditionnel dans le développement des connaissances, et en particulier des rôles qui leur sont assignés dans les courants traditionnels de la philosophie des sciences¹².

Est-il possible de prendre acte des dimensions sociales et idéologiques de la science au sein d'une théorie de l'enquête scientifique qui autorise l'évaluation comparative de programmes de recherche (qui sont en compétition) ? Je considère qu'il s'agit là d'un défi essentiel pour les études féministes des sciences. Tant qu'est maintenue la dichotomisation entre le social et le cognitif, ce double programme commun aux féministes et à d'autres scientifiques radicaux continuera d'être vain.

Ce que je propose alors pour relever le défi posé aux féministes est un contextualisme beaucoup plus profond que celui qui nous exhorte à nous souvenir que l'enquête scientifique s'inscrit dans un contexte social, ou même que les scientifiques sont des acteurs sociaux dont les intérêts déterminent leur travail scientifique. Ce que je préconise est un contextualisme qui conçoit les processus cognitifs de l'enquête scientifique non pas comme opposés au social mais comme étant eux-mêmes de nature sociale. Ce qui veut dire que des normes, dans la mesure du possible, doivent être imposées sur les interactions et processus sociaux, c'est-à-dire que les règles ou normes de justification qui distinguent la connaissance (ou l'acceptation justifiée d'hypothèses) de l'opinion doit opérer au niveau des processus cognitifs sociaux et non individuels.

Mon argument en faveur d'une socialisation de la cognition ne consiste pas à dire qu'une telle socialisation relèverait le défi posé aux féministes, bien qu'elle le fasse. Mon argument consiste à dire qu'elle est philosophiquement nécessaire et justifiée empiriquement. Elle est rendue philosophiquement nécessaire par le « problème de la sous détermination », c'est-à-dire par le fait que n'importe quel ensemble de données observationnelles ou expérimentales ne saurait suffire à exclure tout un faisceau d'hypothèses en compétition, à

¹² Des positions diverses mais toutes typiques de l'approche sociologique peuvent être trouvées dans Harry Collins, « An empirical relativist programme in sociology of scientific knowledge » dans *Science Observed*, Karin Knorr-Cetina et Michael Mulkay, eds., London : Sage, 1993, 85-113, et dans Bruno Latour, *Science in Action*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1988. Parmi les positions illustrant l'approche philosophique on trouve Ernan Mc Mullin, « Values in science », PSA 1982 vol.2, P. D. Asquith et T. Nickles, eds., East Lansing, Mich.: Philosophy of Science Association, 3-28, et Robert Richardson, « Biology and ideology: the interpenetration of science and value », *Philosophy of Science*, 51, 1984, 396-421.

l'exception d'une seule. Elle est empiriquement justifiée dans la mesure où l'enquête scientifique *est* une activité sociale plutôt qu'individuelle. Je vais développer ces affirmations dans les deux prochaines sections.

2. *Empirisme contextuel*

L'objectivité est considérée comme étant une des marques caractéristiques du savoir scientifique. Cette une notion qui a rencontré de nombreuses critiques. Les féministes ont soutenu à la fois que l'enquête scientifique n'est pas aussi objective qu'elle le prétend et qu'on a tort d'en faire un idéal, puisqu'elle reflète des préoccupations masculinistes. Dans ces polémiques, l'objectivité elle-même n'est pas examinée, elle demeure une boîte noire que se renvoient rhétoriquement les adversaires. En ouvrant la boîte pour faire apparaître sa structure interne, en explorant ce que peut vouloir dire cette notion, on s'écarte des accusations globales à l'égard de la science et l'on rapproche la critique féministe des pratiques scientifiques effectives. Comme étape préliminaire, je propose de distinguer deux sens au fait d'attribuer de l'objectivité à la science :

1. les théories scientifiques délivrent une représentation véridique des entités et processus que l'on peut trouver dans le monde et de leurs relations ;
2. l'enquête scientifique nécessite de s'appuyer sur des critères non-arbitraires ou non-subjectifs (ou non-idiosyncratiques) pour accepter ou rejeter une hypothèse.

L'affirmation de l'objectivité des *théories* scientifiques porte sur le(s) résultat(s) de l'enquête scientifique et a traditionnellement découlé de l'affirmation de l'objectivité de l'*enquête* scientifique. C'est donc le second sens d'objectivité qui importe et qu'il faut analyser.

La confirmation par des données expérimentales est ce qui fait le plus souvent office de critère non-arbitraire et non-subjectif. L'empirisme est l'élaboration philosophique de cette idée, conduisant à une théorie de la science et, de façon plus ambitieuse, à une théorie générale de la connaissance. Les féministes, en dépit du fait qu'ils semblent en apparence adopter des formes d'arguments de type empiriste pour dénoncer les biais masculins, ont également condamné l'empirisme au motif qu'il constitue une forme de scientisme. (Cette double cible en apparence contradictoire est le sujet d'une grande partie des travaux de Sandra Harding). Je pense que le rejet féministe de l'empirisme est un rejet d'affirmations formulées au nom de l'empirisme et de la science par certains partisans de l'empirisme. Plutôt que de passer en revue la littérature pour justifier cette assertion, je vais concentrer mon attention sur ce qui est précieux et défendable dans la tradition empiriste.

Une première étape dans l'élaboration d'une forme d'empirisme susceptible d'être utile aux féministes consiste à distinguer la fonction normative de la fonction descriptive de l'empirisme, ainsi que deux types d'assertions empiristes. Concernant d'abord la seconde tâche : l'empirisme soutient en ce qui concerne la signification que toutes les expressions descriptives dans un langage doivent être définissable en termes d'expérience sensorielle. Concernant la connaissance, l'empirisme soutient que l'expérience ou les données expérimentales sont les seuls fondements légitimes de toute connaissance. Une version plus modeste affirme que les données expérimentales et observationnelles constituent les seules bases légitimes de la validation des théories et des hypothèses dans les sciences naturelles. Cette dernière affirmation est à mes yeux ce qui constitue le noyau de bon sens de l'empirisme. Soulignons que telle que je l'ai exprimée, il s'agit d'une affirmation de nature normative. Les critiques du positivisme logique ont donné à l'empirisme mauvaise réputation auprès de ceux qui, après eux, ont réfléchi aux sciences. Les premiers critiques du positivisme, tels que Putnam, Scriven et Achinstein, ont montré que le positivisme ou l'empirisme au sujet de la signification s'effondrait sur lui-même. Leurs investigations des pratiques scientifiques contemporaines, ainsi que les investigations historiques d'Hanson et de Kuhn, ont établi que la conception positiviste de l'enquête scientifique était *descriptivement* incorrecte. Ces auteurs n'ont cependant pas offert d'arguments qui établiraient que l'empirisme au sujet des connaissances était normativement incorrect (et il n'est pas certain qu'il s'agissait là d'un de leurs objectifs). Ce qui n'a pas empêché un grand nombre d'entre nous de conclure que l'empirisme était mort. Si je reconsidère avec plus de maturité leurs arguments, je pense qu'ils ont montré que : (1) l'empirisme au sujet de la signification est à la fois incohérent et incapable d'éclairer le langage scientifique et la pratique linguistique en science ; (2) si l'empirisme au sujet des connaissances peut fournir des contraintes s'exerçant sur la justification dans les sciences empiriques, il *n'est pas* une description de la façon dont procède l'enquête ou de la façon dont les théories sont développées¹³.

¹³ Ce « noyau de bon sens » de l'empirisme n'est pas la conception que Sandra Harding vise sous le label « empirisme féministe ». Ce qu'elle critique est l'affirmation que les méthodes actuellement en usage dans les sciences naturelles sont suffisantes pour éliminer les biais masculinistes et autres biais en science. Mais cet empirisme ne dit rien des méthodes employées actuellement. De plus, soit « méthodes » veut dire méthodologies, c'est-à-dire modélisations mathématiques, techniques expérimentales telles qu'utilisées aujourd'hui, techniques de titrage, etc., auquel cas l'empirisme féministe est différent de l'empirisme ; soit cela renvoie aux observations et aux inférences (ce dont parlent les philosophes lorsqu'ils parlent de méthode). Mais l'empirisme n'affirme pas que l'observation est suffisante pour valider les propositions scientifiques, il affirme plutôt qu'elle est nécessaire.

Dire simplement que l'empirisme au sujet des connaissances formule des contraintes sur la justification en science, ce n'est pas encore articuler le principe d'une façon qui puisse le rendre applicable dans ce contexte. Par exemple, les arguments en science partent typiquement dans de nombreuses directions : qu'une hypothèse soit la conséquence d'une théorie peut être une bonne raison dans certaines circonstances d'accepter l'hypothèse. On pourrait donc formuler le principe non pas en termes d'exclusivité mais en termes de priorité : les données expérimentales constituent la base la moins révoicable pour la validation d'une hypothèse ou d'une théorie. Si c'est là une formulation que je préfère, d'importants obstacles demeurent pour articuler le principe d'une façon qui assure sa pertinence au regard de la pratique scientifique.

Le principe empiriste, même lorsqu'il est exprimé en termes de révocabilité, est formulé indépendamment de considérations portant sur les pratiques scientifiques, les structures logiques, et les interfaces entre ces pratiques et structures et les capacités cognitives humaines. Lorsque l'empirisme porte sur l'enquête scientifique, de telles considérations imposent des contraintes significatives en matière d'interprétation et d'application.

Les buts affichés de l'enquête scientifique, combinés à des considérations de logique élémentaire, soulèvent un ensemble de problèmes collectivement désignés comme le problème de la sous-détermination des théories. L'enquête scientifique consiste largement à essayer d'expliquer des régularités observées en postulant des processus sous-jacents. Dans les cas où le raisonnement scientifique sert à remplir un tel objectif, par exemple lorsqu'il s'agit d'expliquer les relations entre particules subatomiques, les hypothèses contiennent des expressions ('muons') qui n'apparaissent pas dans la description des observations et des résultats expérimentaux (clichés obtenus dans des chambre à bulles ou chambres de Wilson) qui servent à les corroborer. Il n'est pas nécessaire d'évoquer un domaine aussi ésotérique pour illustrer mon propos. Les hypothèses portant sur les processus causaux en biologie s'appuient sur des données de corrélation que l'on isole au sein d'un réseau riche et complexe de phénomènes. Les relations entre les propositions relatives à des hypothèses et les propositions relatives à des descriptions de données et de résultats expérimentaux ne peuvent pas être décrites syntaxiquement ou formellement car les deux catégories de propositions contiennent des termes différents. Autrement dit : les données – même représentées par des descriptions d'observations et de résultats expérimentaux – n'indiquent pas en elles-mêmes ce pour quoi elles pourraient faire office de preuve. En effet, les phénomènes que nous rencontrons dans la nature ou en laboratoire sont des phénomènes complexes et susceptibles d'être décrits de multiples manières. Ainsi, certains aspects d'un phénomène peuvent être davantage mis en avant que d'autres, par exemple, la vitesse de réaction vs. son intensité, sa instabilité, etc. Les

données ne sont jamais brutes, elles entrent en contact avec des théories déjà sélectionnées, structurées et organisées. Les hypothèses, quant à elles, sont, ou consistent en, des propositions dont le contenu excède toujours celui des propositions décrivant les données observationnelles.

Donc en général, que l'on procède des hypothèses aux données ou des données aux hypothèses (ou, du reste, de l'expérience aux données et des données à l'expérience), il existe un fossé logique entre hypothèses et données. Ce fossé a fait l'objet d'analyses variées par divers philosophes. J'ai pour ma part soutenu que les relations de preuve ne sont pas des vérités autonomes et éternelles mais qu'elles sont constituées par le contexte des hypothèses d'arrière-plan dans lequel elles sont évaluées. Ces hypothèses facilitent les inférences entre données et hypothèses et rendent également possible l'organisation des données.

Les hypothèses d'arrière-plan sont le véhicule par lequel valeurs sociales et idéologies s'expriment dans l'enquête scientifique et s'inscrivent subtilement dans les théories, les hypothèses et les modèles constituant les programmes de recherche. Si la première étape pour relever le défi féministe est de trouver une formulation de l'empirisme qui soit modérée d'une façon appropriée, la seconde étape consiste à prendre acte du rôle des hypothèses d'arrière-plan dans l'établissement de preuves et dans l'analyse et l'organisation de données. La combinaison de ces deux étapes est la position que j'appelle empirisme contextuel. Il s'agit clairement d'un cadre de travail qui peut accommoder l'analyse féministe des idéologies de genre dans un champ donné de l'enquête scientifique. Mais l'exigence de normativité n'a-t-elle pas été sacrifiée à l'exigence descriptive ? Le contextualisme de l'empirisme contextuel n'annule-t-il pas en réalité l'empirisme ?

Une analyse qui s'arrêterait à l'invocation d'hypothèses d'arrière-plan, sans critère pour les éliminer, les limiter, ou les sélectionner risquerait effectivement de menacer la normativité et l'objectivité. Tant que les pratiques cognitives de la science sont conçues par principe comme les pratiques d'un individu, la normativité reste hors d'atteinte, l'objectivité de l'enquête est une illusion, et nous ne pouvons pas rendre compte de la stabilité ou du succès de l'enquête scientifique. Je n'en conclus pas pour autant que l'enquête scientifique n'est pas objective, mais que les pratiques de l'enquête ne sont pas individuelles mais sociales. Selon l'empirisme positiviste, la capacité pour des données d'établir la validité d'hypothèses est assurée par l'existence d'une relation formelle, i.e. syntaxique, entre une hypothèse et un rapport d'observation. L'empirisme contextuel n'offre pas une telle certitude incontestable, mais il n'en a pas besoin non plus. On peut néanmoins exiger que la capacité de données à établir la validité d'une hypothèse puisse être démontrée. Satisfaire ce critère nécessite d'élargir notre appréhension de l'enquête scientifique. Le contextualisme n'appelle pas le relativisme, mais

une conception plus complète de l'objectivité et de la connaissance, qui puisse générer de la normativité.

Cette conception plus complète, selon moi, peut être obtenue en passant d'une analyse au niveau individuel à une analyse au niveau social. J'ai soutenu dans *Science as Social Knowledge* que l'objectivité de l'enquête scientifique est une conséquence de sa nature sociale et non individuelle. Je veux ici résumer et compléter ces arguments.

3. *Connaissance sociale*

Plusieurs types d'arguments interviennent dans le développement de la thèse de la nature sociale de la connaissance. Des arguments empiriques conduisent à affirmer que la science *est* en elle-même une pratique sociale ; des arguments conceptuels établissent que les pratiques cognitives de l'enquête scientifique sont mieux *comprises* en tant que pratiques sociales ; et des arguments logiques et philosophiques permettent de soutenir que la science *doit* être une pratique sociale si l'on veut qu'elle soit non-arbitraire et minimiser la subjectivité. Les arguments empiriques ont été avancés par des historiens, des sociologues et des anthropologues des sciences. Deux démonstrations récentes de la production sociale de connaissances que je trouve particulièrement éclairantes sont fournies par Sharon Traweek dans *Beamtimes and Lifetimes*¹⁴ et par Peter Galison dans *How Experiments end*.¹⁵ Des études comme celles-ci montrent qu'en général, ce qui en vient à être considéré comme connaissance scientifique est produit par des interactions sociales. Bien sûr, d'un théoricien à l'autre, la portée de cette conclusion varie. Énoncer les conséquences philosophiques de cette affirmation empirique requiert des analyses supplémentaires.

La thèse philosophique selon laquelle l'objectivité résulte d'interactions sociales nécessite d'établir que les pratiques cognitives de la science sont sociales. Ces pratiques sont selon moi fondamentalement de deux types : inférences et observations. Je vais dire un mot de chacun des deux.

Il y a plusieurs raisons de considérer l'observation en science comme sociale. En premier lieu, une observation scientifique n'est pas ou ne peut simplement pas consister en des expériences perceptuelles ou sensorielles d'un seul individu. Si l'objectif de l'enquête scientifique est d'expliquer des régularités observées, nous voulons avoir l'assurance qu'une supposée régularité en *est bien* une. Ce qui suppose de traiter les descriptions d'observations

¹⁴ Sharon Traweek, *Beamtimes and Lifetimes*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1988.

¹⁵ Peter Galison, *How Experiments End*, Chicago, Ill. : University of Chicago Press, 1987.

comme étant vérifiables intersubjectivement, et de ne pas admettre comme données potentielles ce qui n'est pas vérifiable intersubjectivement. C'est cette exigence d'intersubjectivité qui fonde la règle de la répétabilité des observations et des expériences, quand bien même cette règle peut être tout autant honorée lorsqu'elle est enfreinte que lorsqu'elle est suivie. La reproduction d'une expérience conduit souvent à modifier ce que l'on tenait pour une régularité observée. Des négociations entre membres d'une équipe d'expérimentateurs fixent ce qui est jugé comme étant le résultat de l'expérience. Dans les deux cas, par conséquent, ce qui est pris pour des données est le produit de l'expérience (nature) et d'interactions sociales. Considérer que l'information produite par des expériences constitue des données ou des observations revient à présupposer qu'elle ait été validée ou vérifiée avec succès de façon intersubjective, c'est-à-dire à traiter les données et les observations comme produits d'interactions sociales, que ces interactions aient eu lieu effectivement ou non. Deuxièmement, les données observationnelles, comme noté précédemment, ne sont pas obtenues en faisant état de n'importe quelle observation déjà effectuée, mais par l'élaboration de rapports structurés et organisés d'observations. Cette structuration repose sur un consensus portant sur l'importance de certaines catégories, les limites de concepts et de classes, les engagements ontologiques et organisationnels d'un modèle ou d'une théorie, etc. Ces aspects sociaux de l'observation rendent impossible l'établissement d'un réservoir de données permanent et immuable (qui peut toutefois s'étendre). Dire que les données expérimentales constituent la base la moins révoicable pour la validation d'une hypothèse ou d'une théorie revient à donner priorité à l'observation et à l'expérience, tout en admettant que la structuration, l'organisation et l'importance de leurs résultats – les données – puissent changer.

Comment peut-on penser le caractère social de l'inférence ? Il existe au moins deux endroits dans l'enquête scientifique où des inférences sont effectuées : lorsque l'on attribue un pouvoir de preuve ou de corroboration à un ensemble de données et lorsque l'on évalue une hypothèse ou une théorie à la lumière de ce pouvoir. Selon la conception contextualiste présentée dans la section précédente, des hypothèses d'arrière-plan interviennent nécessairement dans les deux cas. De la même manière que n'importe quelle observation effectuée ne saurait faire l'affaire, n'importe quelle hypothèse d'arrière-plan déjà en place ne saurait pas non plus faire l'affaire. Les types d'hypothèses sur lesquelles il est permis de s'appuyer dépendent également de l'existence d'un consensus au sein de la communauté scientifique, elles font parties intégrantes de l'apprentissage d'un scientifique et sont largement invisibles aux praticiens de la communauté. Les suppositions concernant la capacité de validation établissent une connexion entre cette capacité attribuée aux données et certains états

de choses décrits par l'hypothèse que les données sont censées valider. Les présupposés d'arrière-plan qui interviennent dans l'acceptation d'hypothèses contiennent à la fois des suppositions substantielles concernant la capacité de validation et des suppositions méthodologiques à propos de la force des preuves empiriques requise pour que l'acceptation de l'hypothèse soit légitime. Bien qu'invisibles ou transparents aux membres de la communauté qui les adoptent, ces présupposés peuvent être articulés et sont donc en principe publics. Ce caractère en principe public les expose à l'examen critique, qui peut aboutir à leur abandon, leur modification ou leur renforcement. Comme dans le cas de l'observation, s'engager dans des inférences qui mobilisent de tels présupposés d'arrière-plan nécessite que ceux-ci soient adaptés à la tâche. Cette adéquation n'est pas (ou pas seulement) établie par comparaison avec les observations, pour des raisons évidentes. Pouvoir établir une relation de preuve revient en pratique à exiger que les présupposés d'arrière-plan soient défendus avec succès contre des formes de critique variées. On peut considérer qu'un consensus au sein d'une communauté constitue une indication que certains présupposés fondamentaux ont survécu à l'examen critique¹⁶.

Le caractère intersubjectif de l'observation et le rôle de présupposés consensuels à la fois dans les observations et les inférences impliquent que des échanges critiques fassent partie de ces deux activités cognitives. Les individus peuvent être incités à s'engager dans ces échanges par toute sorte d'intérêts particuliers. Ce qui importe d'un point de vue épistémologique, ce ne sont ni les intérêts qui motivent l'individu, ni la qualité affective de l'échange (compétition, coopération, hostilité, soutien), mais qu'un échange critique ait bien eu lieu. Ce n'est pas l'observation et le raisonnement d'un individu qui comptent dans l'enquête scientifique, mais ceux de la communauté. La variation individuelle est atténuée par les interactions critiques dont l'objectif est d'éliminer l'idiosyncratie et de transformer l'opinion et la croyance individuelles en connaissance fiable.

Les interactions critiques ayant pour objet l'observation concernent la collecte, l'analyse et la diffusion de données empiriques et influent sur le fait d'affirmer que tel ensemble d'observations constitue des données, c'est-à-dire, que ces interactions transforment les observations d'un individu en données disponibles pour une communauté qui les accepte comme telles. La critique de présupposés d'arrière-plan relève de la catégorie plus générale de la critique conceptuelle. La critique conceptuelle peut porter sur des hypothèses, des présupposés d'arrière-plan facilitant les inférences ainsi que sur des concepts et des hypothèses

¹⁶ xxxxx missing page.

sous-jacentes aux classifications et ordonnancements spécifiques de données observationnelles. Elle peut porter sur leur cohérence interne, leurs relations avec d'autres hypothèses et théories, ainsi que sur des questions de pertinence en matière de preuve. La critique des présupposés d'arrière-plan peut inclure des critiques du type de celles dirigées contre des hypothèses, des considérations sur l'ancrage empirique (ou l'absence d'un tel ancrage) de ces présupposés d'arrière-plan et sur les conséquences fâcheuses de leur acceptation.

Ce sont précisément ces caractéristiques sociales de l'observation et de l'inférence qui rendent possible l'affirmation d'une forme d'objectivité pour l'enquête scientifique face aux problèmes qu'introduit l'adoption du contextualisme. Ce que l'on attend d'une conception de l'objectivité, c'est une façon de faire barrage à l'influence de préférences subjectives (lire : idéologie) sur les présupposés d'arrière-plan impliqués dans l'observation et l'inférence, et à la variation individuelle des perceptions au moment de l'observation. La possibilité de critique n'élimine pas totalement les préférences subjectives, que ce soit celles d'un individu ou celles d'une pratique collective de la science. La critique procure néanmoins un moyen de contrôler l'influence de ces préférences dans la formation des connaissances car tant que les présupposés d'arrière-plan peuvent être articulés et soumis à la critique de la communauté scientifique, ils peuvent être défendus, modifiés, ou abandonnés, en réponse à ces critiques. Tant que ce type de réponses est possible, l'incorporation d'hypothèses dans le corpus des connaissances scientifiques peut être indépendante des préférences subjectives d'un individu ou d'un groupe homogène d'individus. Leur incorporation dépend plutôt, en partie, de l'évaluation de leur ancrage empirique. Et bien que cette évaluation soit elle-même dépendante de présupposés d'arrière-plan, l'adoption de ces présupposés n'est pas arbitraire mais soumise (ou plutôt, pourrait être soumise) aux types de contrôles qui viennent d'être discutés. Ce qui ne signifie pas que valeurs et intérêts sont complètement éliminés mais que valeurs et intérêts idiosyncratiques peuvent l'être.

L'objectivité est alors un trait d'une pratique collective de la science plutôt que d'une pratique individuelle, et la pratique de la science est prise en un sens beaucoup plus large qu'elle ne l'est dans la plupart des discussions en matière de logique de la méthode scientifique. Ces discussions accordent une place centrale dans la méthode scientifique à l'ensemble d'activités qui constitue le test d'hypothèses par comparaison avec les données expérimentales – ce qui en principe, si ce n'est en réalité, relève d'une activité individuelle. Ce que j'ai soutenu ici est qu'un aspect tout aussi central de la méthode scientifique est la soumission à diverses critiques conceptuelles des hypothèses et des présupposés d'arrière-plan à la lumière desquels ces hypothèses apparaissent empiriquement fondées. Parce que les présupposés d'arrière-plan

peuvent être transparents, et ils le sont fréquemment, aux membres de la communauté pour laquelle ils constituent l'arrière-plan, parce qu'une acceptation sans réflexion de tels présupposés peut en venir à définir ce que cela veut dire d'être un membre de cette communauté (rendant ainsi impossible toute critique), la critique effective des présupposés d'arrière-plan nécessite la présence et l'expression de points de vue alternatifs. Nous pouvons concevoir que des scientifiques seraient perturbés par le reproche d'un manque d'objectivité de la science. Dans la mesure où les membres d'une communauté scientifique s'engagent dans le type d'interactions décrit, ils cherchent à assurer l'objectivité des données et des inférences. Mais ils se trompent lorsqu'ils pensent que l'individu est la seule échelle à laquelle se manifeste la variation, l'idiosyncrasie et la subjectivité. Les communautés scientifiques sont elles-mêmes constituées par l'adhésion à certaines valeurs et hypothèses qui ne sont pas l'objet d'un processus critique n'impliquant que les membres de la communauté ainsi définie.

L'exigence formelle que puisse être établie une pertinence en matière de preuve (pour des données au regard d'hypothèses) constitue un standard de rationalité et d'acceptabilité indépendant de et externe à tout programme de recherche particulier ou théorie scientifique particulière. La satisfaction de ce standard par un programme de recherche ou une théorie est assurée, comme établi plus haut, par la critique intersubjective. La spécification du caractère démontrable de la pertinence en matière de preuve s'inscrira cependant toujours dans un contexte particulier. Les données observationnelles et leur pertinence en matière de preuve sont toutes deux constituées dans un contexte de présupposés d'arrière-plan. Ceci implique que le principe empiriste puisse être appliqué dans un certain contexte, mais pas indépendamment de considérations contextuelles. Bien qu'il ne soit pas possible d'appliquer le principe empiriste dans tous les contextes, l'exigence de capacité démonstrative signifie que l'on peut générer des critères additionnels pour l'objectivité en réfléchissant aux conditions qui assurent des formes de critiques appropriées. Ces critères opèrent sur les communautés, et donc sur les contextes.

J'ai évoqué précédemment l'idée de critique efficace. La critique efficace produit du changement. Les pratiques d'enquête d'une communauté sont objectives dans la mesure où elles facilitent cette critique transformative. Au moins quatre critères peuvent être identifiés comme étant nécessaires à la réalisation de la dimension transformative du discours critique :

1. il existe des lieux reconnus où peut s'exprimer une critique des preuves, des méthodes, des suppositions et des raisonnements ;
2. la communauté dans son ensemble répond à ces critiques ;
3. il existe des standards partagés que les critiques peuvent invoquer ;
4. l'autorité intellectuelle est partagée de façon égale entre les participants qualifiés.

Chacun de ces critères méritent au moins une description rapide.

1. *Lieux reconnus de la critique.* Les endroits où s'exprime la critique doivent être les mêmes en termes de standard et de forums publics que ceux où sont présentés les résultats de la « recherche originale » : journaux, congrès, et ainsi de suite. De plus, les activités de critique doivent bénéficier du même poids ou presque que celui accordé à la « recherche originale » : une critique efficace qui fait progresser notre compréhension ayant la même valeur qu'une recherche originale ouvrant de nouveaux domaines de connaissances ; une critique sans grande envergure, de routine, ayant comparativement la même valeur qu'une « recherche originale » sans grande envergure, de routine. Un ensemble complexe de processus au sein des institutions scientifiques contemporaines dans le monde industriel et post-industriel agit contre la réalisation de ce critère.

2. *Réponse d'une communauté.* Ce critère requiert que les croyances de la communauté scientifique dans son ensemble et à travers le temps évoluent en réponse à la discussion critique qui a lieu en son sein. Il n'est pas nécessaire que les individus capitulent devant la critique, mais il faut que les membres de la communauté accordent de l'attention et participent à la discussion critique qui s'y déroule et que les présupposés qui gouvernent leurs activités de groupe demeurent logiquement sensibles à cette discussion.

3. *Standards partagés.* Afin que la critique puisse porter sur une position, elle doit faire appel à des éléments acceptés par ceux qui adoptent la position critiquée. Ceux qui participent au dialogue doivent partager certains termes de référence, certains principes d'inférence, et certaines valeurs ou objectifs que leurs activités visent à servir. Des éléments en commun sont donc nécessaires à l'identification de points d'accord, de points de désaccord, et à ce qui peut être considéré comme une solution aux seconds et une remise en cause des premiers. De la même façon, des théories alternatives, pour être prises en compte, doivent être perçues comme ayant une portée sur ce qui intéresse la communauté. Ceci ne peut pas se produire selon le bon vouloir d'individus mais doit dépendre de standards ou critères publics, auxquels les membres de la communauté scientifique sont ou se sentent liés. Ces standards peuvent inclure à la fois des principes effectifs et des valeurs, épistémiques aussi bien que sociales. Ce n'est pas tant que les individus expriment spontanément par leurs actions leur adhésion à ces standards, c'est plutôt qu'ils reconnaissent la pertinence de ces standards pour l'évaluation des pratiques cognitives de leur communauté d'enquête. Il pourrait être possible d'identifier certains standards qui seraient partagés par toutes les communautés scientifiques. Bien que j'en doute, certains sont assurément partagés par plusieurs communautés, de sorte que les communautés

scientifiques (ou les ensembles de standards qui les caractérisent) entretiennent entre elles des relations de famille. Ces ensembles sont locaux et peuvent contenir des éléments en tension les uns avec les autres. Les standards eux-mêmes peuvent donc être critiqués en faisant appel à d'autres standards.

Les standards ne fournissent pas une théorie déterministe en matière de choix de théories¹⁷. Néanmoins, c'est bien le fait de souscrire à l'existence de standards qui rend les membres individuels d'une communauté scientifique responsables de quelques choses d'autres que d'eux-mêmes. C'est la nature ouverte et non constante de ces standards qui rend possible le pluralisme en science et le maintien des voix minoritaires, quoique celles-ci puissent être parfois étouffées.

5. *Egalité de l'autorité intellectuelle*. Ce critère habermassien a pour fonction de disqualifier une communauté dans laquelle un ensemble de présupposés dominerait en vertu du pouvoir politique de ceux qui y adhèrent. Ce critère exige que les effets persuasifs des raisonnements et des arguments doivent être assurés par des propriétés internes à ces communautés (plutôt qu'en vertu de propriétés, telles que le pouvoir social, des membres qui les avancent), et que chaque membre de la communauté doit être considéré comme capable de contribuer au dialogue constructif et critique. La raison d'être de cette exigence est de permettre aux hypothèses d'être exposées à un éventail le plus large possible de critiques. Dès qu'on mentionne l'intrusion d'un pouvoir politique dans l'enquête scientifique est immédiatement brandi le spectre du Lyssenkoïsme. Mais l'exclusion des femmes et des membres de certaines minorités raciales de l'éducation scientifique et des professions scientifiques aux Etats-Unis constitue également une violation de ce critère. Des présupposés portant sur la race ou le sexe ne sont pas imposés aux scientifiques aux Etats-Unis de la même façon que des présupposés sur l'héritabilité de caractères acquis furent imposés en Union soviétique. De nombreux chercheurs ont analysé comment des présupposés sur le sexe et le genre structurent un certain nombre de programmes de recherche en biologie, en science du comportement et dans d'autres disciplines. D'autres chercheurs ont décrit le rôle de présupposés raciaux dans les sciences. D'autres encore ont étudié l'interaction entre des idéologies raciales et des idéologies de genre dans les sciences. La dévaluation de longue date des voix des femmes et des membres de minorités raciales a permis que ces présupposés soient protégés en échappant à l'examen critique. Une communauté doit donc non seulement traiter ses membres reconnus comme étant tous autant capables de fournir des arguments persuasifs et décisifs, mais elle doit faire plus

¹⁷ XXXXXXXXX

qu'être ouverte à l'expression de points de vue variés ; elle doit également entreprendre des actions pour assurer que des points de vue alternatifs puissent être suffisamment élaborés pour être source de critique. Autrement dit, non seulement des voies potentiellement discordantes ne doivent pas être éliminées, mais elles doivent être encouragées.

Quand ces critères sont adoptés comme mesures de l'objectivité, celle-ci s'avère dépendre de la profondeur et de la généralité du processus de questionnement transformatif qui a lieu dans toute communauté scientifique. L'objectivité est par conséquent une propriété graduelle et en tant que réalisation maximale des quatre conditions citées plus haut n'existe que comme un idéal réalisé plus ou moins imparfaitement dans différentes communautés scientifiques. La connaissance et l'objectivité, dans cette perspective, sont identifiées comme étant le produit d'interactions sociales et donc ne se manifestent pas à l'échelle des individus mais à l'échelle des communautés. Les individus doivent participer à ces interactions afin que de la connaissance soit produite, mais leur objectivité résulte de cette participation, et non de quelque attitude cognitive particulière, comme l'impartialité et la distance, qu'ils adopteraient envers les objets de connaissance visés. Bien que la science et les communautés scientifiques aspirent à l'objectivité, cette aspiration ne doit pas être confondue avec la satisfaction des conditions d'objectivité. Néanmoins, le processus qui, à l'échelle d'une communauté, teste les présupposés d'arrière-plan assure (ou peut assurer) que les hypothèses acceptées au final comme étant empiriquement validées par un ensemble de données ne reflètent pas les présupposés idiosyncratiques qu'un individu (ou qu'un groupe homogène d'individus) adopte au sujet du monde naturel. Dire qu'une théorie ou une hypothèse a été acceptée sur la base de méthodes objectives de nous permet pas de dire qu'elle est vraie, mais qu'elle reflète le consensus atteint de façon critique par la communauté scientifique. En l'absence d'une forme d'accès privilégié aux phénomènes transempiriques (non-observables), il ne va pas de soi que nous devrions attendre mieux.

4. Conclusion

Je voudrais conclure en revenant au problème que j'ai pris pour point de départ, à savoir l'élaboration d'une conception de l'enquête scientifique qui puisse accommoder deux objectifs apparemment inconciliables des études féministes des sciences. J'ai soutenu que l'empirisme contextuel (combiné à la conception sociale de la connaissance scientifique) est une approche philosophique susceptible de répondre au défi posé par les études féministes des sciences. Le défi consiste à élaborer une conception qui fasse droit à la fois au projet critique et au projet constructif du féminisme. L'empirisme contextuel, dans sa forme élargie, y parvient.

La dimension normative de cette conception requiert à un certain niveau un examen des structures de preuve des théories. Cela implique certes de commencer par regarder les données observationnelles et expérimentales, mais saisir le rapport des données avec les théories nécessite d'examiner les présupposés d'arrière-plan impliqués dans l'analyse et l'organisation des données, ainsi que les présupposés d'arrière-plan intervenant pour faciliter le raisonnement reliant données et hypothèses. La dimension contextuelle ou descriptive de l'empirisme contextuel se traduit de la façon suivante : la découverte de ces présupposés d'arrière-plan, même lorsqu'ils s'avèrent véhiculer des valeurs sociales et des idéologies, ne saurait justifier qu'on condamne comme mauvaise science les travaux dans lesquels ces présupposés jouent un rôle. Il existe assurément des cas de mauvaise science parmi les programmes de recherche rejetés par les féministes. Mais si ces programmes sont mauvais, ça ne peut pas être simplement parce que des présupposés d'arrière-plan (même véhiculant des valeurs) y jouent un rôle, mais en raison d'erreurs méthodologiques ou peut-être à cause d'une attitude dogmatique envers ces présupposés. Mettre au jour ces présupposés les expose à l'examen critique et, potentiellement, à une transformation ou même à un rejet. Comme nous l'avons vu, la sous-détermination des hypothèses par l'expérience implique qu'il peut toujours y avoir d'autres façons d'interpréter et d'expliquer un certain ensemble de données. Cela ne revient pas seulement à admettre la possibilité logique d'une multiplicité d'hypothèses empiriquement équivalentes. Quand les théories évoluent dans un domaine, les présupposés d'arrière-plan peuvent aussi évoluer dans un autre domaine, nécessitant la modification ou la réinterprétation des données dans ce domaine. Ou la gratuité d'un certain présupposé d'arrière-plan peut devenir manifeste lors de la confrontation avec une hypothèse alternative. C'est ce qui s'est passé quand des spécialistes d'anthropologie physique et des primatologues ont remis en question le caractère universel de la dominance mâle, ainsi que l'hypothèse selon laquelle les comportements à l'origine de pressions de sélection dans les changements évolutifs des lignées des hominoïdes et des hominidés étaient les comportements des mâles¹⁸.

Les critères à l'échelle d'une communauté nous permettent d'établir des jugements comparatifs dans les divers contextes créés par les programmes ou les traditions de recherche. Même si deux traditions traitent les données de façon incommensurable, il est possible de comparer les interactions sociales intervenant dans la construction des connaissances dans les deux contextes. C'est une nécessité que les féministes participent aux processus sociaux de construction des connaissances *et* que les communautés scientifiques concernées y répondent

18

XXXXXXXXXXXX

en retour. Les critères à l'échelle d'une communauté permettent de rendre compte de façon plus subtile des échecs en matière d'objectivité. Par exemple, dans certaines branches de la neuroendocrinologie du comportement, les chercheurs ont répondu aux critiques féministes en éliminant des terminologies véhiculant des valeurs (chochette (*sissy*) et garçon manqué (*tomboy*)) et en essayant de développer des procédures plus rigoureuses de collectes de données¹⁹. Cependant, la communauté en général (telle que représentée par le magazine *Science* et par l'auteur de la thèse) a pendant un certain temps ignoré les critiques (fondées sur des données) formulées à l'encontre de la thèse portant sur la différence de taille entre les corps calleux des mâles et des femelles²⁰. Dans le premier cas, le second critère de réactivité a été respecté ; dans le second, il a été violé. Le quatrième critère exige que soient inclus dans la communauté scientifique des groupes ayant une importance sociale, afin d'assurer à la fois que la critique inclut tous les points de vue possibles et que soient incorporés au débat scientifique la gamme la plus étendue possible de données observationnelles. Ce critère nous permet de condamner l'exclusion de la pratique scientifique des femmes et des membres de minorités raciales au motif qu'elle constitue à la fois une carence épistémologique et une injustice politique.

Qu'il existe des standards ou des valeurs qui s'ajoutent au critère d'adéquation empirique entraîne la chose suivante : ce n'est pas le cas que toute hypothèse pouvant être ajustée aux données est équivalente à n'importe quelle autre hypothèse. La multiplicité des standards impliqués dans l'évaluation des théories, hypothèses et programmes de recherche implique néanmoins qu'au moins certaines alternatives peuvent bénéficier d'un support empirique comparable. Et effectivement, dans beaucoup de cas, des approches théoriques alternatives sont nécessaires pour révéler les présupposés qui structurent un programme de recherche en cours influent ou populaire. Des programmes de recherche féministes peuvent contenir une sélection, une recombinaison ou une introduction de nouvelles valeurs et de nouveaux standards dans l'étude d'une portion donnée du monde. La plupart des conceptions de l'objectivité fonctionnent de telle sorte qu'elles excluent la possibilité qu'il existe de multiples comptes rendus d'un certain ensemble de phénomènes naturels. Au contraire de la conception proposée ici, qui soutient cette possibilité. Le projet constructif est donc à la fois autorisé par et soumis aux mêmes contraintes normatives qui autorisent le projet critique.

¹⁹ XXXXXXXXXXXXX
²⁰ XXXXXXXXXXXXX

Ce qu'il n'accomplit pas est d'attribuer à des formes de féminisme ou à d'autres programmes sociaux et politiques un accès exclusif à la vérité ou à la conformité. La conception de l'enquête scientifique présentée ici implique que lorsque l'on parle de connaissances, il s'agit, comme je l'ai indiqué au départ, de connaissances partielles et fragmentaires. Exiger que le caractère démontrable soit assuré par la critique intersubjective implique que les connaissances résultent d'interactions entre styles et/ou points de vue opposés. Bien que des perspectives puissent être discréditées (en raison de leur incapacité à réaliser au moins un des objectifs partiellement partagés par les communautés scientifiques), aucune ne peut être privilégiée au détriment de toutes les autres. Au sein de toute communauté, une certaine perspective unique peut être préférée aux autres pour un temps, mais le maintien d'un engagement exclusif en sa faveur face aux (inévitables) critiques viole le second critère d'objectivité portant sur les communautés énoncé plus tôt.

Au final, je pense que cette approche est fidèle à un apport fondamental des analyses féministes des sciences, à savoir que les questions d'idéologies et de valeurs sont entremêlées dans l'enquête scientifique avec les questions empiriques. Ce qui est important, ce n'est pas qu'elles soient bannies, mais que nous ayons (1) des outils analytiques nous permettant de les identifier et (2) des pratiques au sein des communautés qui puissent (à long terme) réguler leur rôle dans le développement des connaissances.

Traduction par Stéphanie Ruphy